



Marc Pasteger



LES PLUS BELLES HISTOIRES
DU TEMPS DE

Noël

ARCHI
A
POCHE

MARC PASTEGER

LES PLUS BELLES HISTOIRES
DU TEMPS DE NOËL

Préface de Patrick Poivre d'Arvor

ARCHIPOCHE

Notre catalogue est consultable à l'adresse suivante :
www.archipoche.com

Éditions Archipoche
34, rue des Bourdonnais
75001 Paris

ISBN 978-2-37735-835-9

Copyright © L'Archipel, 2006.

Préface

D'où vient qu'au fond de chaque femme, de chaque homme, il y ait toujours un désir de Noël, un besoin de Noël, comme une remontée d'enfance que rien ne parviendra jamais à contenir? D'où vient-il qu'à l'approche de Noël notre cœur se serre toujours comme une inguérissable nostalgie?

Il y a mille raisons à cela, religieuses bien sûr, familiales certainement, climatiques pourquoi pas. C'est quand s'approche l'équinoxe d'hiver que les jours raccourcissent le plus et qu'on a donc le plus besoin de lumière. Et quand le ciel ne nous en offre pas assez, on va en chercher au fond de soi. Et quand on en manque cruellement à l'intérieur, parce qu'on est seul ou malheureux, on convoque son enfance. Et là, miraculeusement, on retrouve le sourire.

Miraculeusement... Le premier miracle de Noël eut lieu il y a un peu plus de deux mille ans. Depuis, les hommes se sont raconté cette histoire au fil des siècles, puis d'autres, d'autres encore avec une nuée d'étoiles dans la voûte céleste, une naissance, une renaissance, un dégel. En les écoutant nous avons fondu, en larmes, en amour.

Il nous est revenu une grâce d'enfance, une innocence de nouveau-né.

Toutes ces histoires que Marc Pasteger a patiemment collectées pour ce recueil se sont réellement passées. On n'est plus dans la légende ou le conte mais la plupart d'entre elles s'en rapprochent étrangement. Ceux qui les ont vécues en sont sortis à jamais transformés. Et le lecteur le sera ; à coup sûr.

C'est en écrivant cette préface que je me suis aperçu que Solenn était presque l'anagramme de Noël. Dix-neuf en ce qui la concerne, pas un de plus, même pas vingt pour avoir le temps de rêver, ou d'espérer. Pourtant, dix ans après sa disparition, il y eut une manière de petit miracle : un hôpital portant son nom ouvrait ses portes pour soulager les adolescents en souffrance. Suicidaires, anorexiques, boulimiques, dépendant de tant d'addictions, ce sont surtout des jeunes filles et des jeunes gens qui ont besoin que l'on prenne cette main qu'ils tendent, parfois maladroitement, comme un cri.

Merci de les aider en aimant ce livre.

Patrick POIVRE D'ARVOR

Le 24 et le 25 décembre, rien ne se passe tout à fait comme les autres jours. Les histoires les plus inattendues s'écrivent dans la vie des hommes parce que la plus belle fête de l'année n'a cessé d'être magique.

C'est sous le signe de ces étoiles brillant au-dessus de nos têtes que nous avons choisi trente récits ayant eu lieu ces dernières décennies en France et un peu partout dans le monde.

Pour des raisons de respect de la vie privée, nous avons changé des noms, des lieux et des dates, mais le fondement de chacun des textes est vrai.

Il y a de la tendresse, du hasard, des coïncidences, des coups de chance, de l'amour, du suspense, des miracles, mais aussi de l'humour dans l'air. Et si, l'espace de ces quelques pages, on se remettait à croire au Père Noël ?

Un mot toujours plus haut que l'autre

Personne ne se souvient des origines exactes de la brouille. Sans doute parce que c'est une accumulation de petites disputes et de gros coups de gueule qui a mené la famille Gebbert à une crise profonde et durable.

Au sommet de la branche de l'arbre généalogique qui nous occupe, en cette année 2005, on trouve Thilde Gebbert, soixante-seize ans, veuve d'Asmus Gebbert, décédé quinze ans plus tôt.

Thilde et Asmus ont eu un fils, Wigg, né en 1963. En 1992, il a épousé Karina, du même âge que lui. Celle-ci a donné naissance à Axel en 1996 et à Hanka en 1998. Ils habitent tous dans la même ville allemande, Cologne ; Thilde au nord, les autres à l'ouest.

Thilde a toujours possédé un caractère bien trempé. Son mari, épicier, tentait bien de faire croire à ses clients qu'il était le patron. En réalité, ceux qui connaissaient Thilde savaient qu'elle n'était pas du genre à partager le pouvoir.

Elle n'avait d'ailleurs pas hésité à de nombreuses reprises à traiter publiquement Asmus comme son larbin.

Sans doute le malheureux avait-il songé plusieurs fois à se rebeller. S'il y avait renoncé, c'était sûrement pour une question de rapport de forces. Car Asmus, d'apparence plutôt fragile, ne faisait pas le poids face à Thilde, plus haute et plus large que lui. Elle n'était sa moitié qu'en théorie. Si elle avait levé la main sur lui, Thilde aurait peut-être pu casser Asmus en deux ou trois morceaux... Celui-ci la redoutait et n'avait jamais eu le courage de l'affronter ailleurs qu'aux cartes et aux échecs.

Le couple Gebbert tenait bon essentiellement parce que Asmus filait doux. En grandissant, Wigg avait vu son père avaler quelques grosses couleuvres en s'étonnant que son estomac puisse en digérer autant. Mais, au bout du compte, Asmus ne semblait pas déprimé. Mieux : il n'avait sans doute jamais cessé d'aimer cette grande bringue de vingt-deux ans qui l'avait épaté et séduit par son autorité lorsque, déjà trentenaire, sa route avait croisé la sienne.

Les mauvaises langues prétendirent pourtant que l'infarctus auquel succomba Asmus s'expliquait clairement. À force de provoquer querelles et énervements, Thilde l'avait tué !

Contrairement à son père, Wigg n'était pas du genre à subir sans rien dire. Pour éviter de gâcher la relation avec sa maman à laquelle, par ailleurs, il était très attaché, le jeune homme acquit rapidement son indépendance. Dès que la possibilité lui en fut offerte, il gagna de l'argent tout en étudiant. Ce qui lui permit de louer un minuscule studio en attendant mieux.

Ces dernières années, les rapports entre le fils et sa mère se sont progressivement détériorés. Au point que Wigg résume la situation de façon catégorique :

— Maman n’a jamais été simple, mais, maintenant, elle est franchement invivable !

Wigg Gebbert, responsable informatique dans une grande surface, s’est lassé des prises de bec et des chamailleries. Il est vrai que ce n’est pas sa femme qui contribue à l’apaisement général. Karina ne manque en effet jamais une occasion de répandre de l’huile sur le feu. Et quand elle n’attise pas le brasier, elle ne fait rien pour éteindre l’incendie.

Autant Wigg est capable de passer sur des remarques qu’il n’entend même plus, autant Karina monte sur ses grands chevaux au moindre mot prononcé de travers par sa belle-mère. Et, en particulier, s’il concerne l’éducation de ses enfants. Ce qui, pour l’observateur extérieur, peut donner lieu à d’intéressants échanges de ping-pong où les balles seraient souvent remplacées par celles d’un bazooka :

— Je me demande vraiment si vous rendez Wigg heureux...

— Ne vous tracassez pas : la seule femme qu’il ait fuie dans sa vie, c’est vous...

Ou bien :

— Hanka ne devrait pas s’habiller aussi vulgairement, cela ne se fait pas à son âge !

— Si elle doit attendre d’avoir le vôtre, cela lui fait au moins cent ans à patienter et sa jupe sera démodée !

Ou bien encore :

— Vous avez vu ? Vous commencez à avoir des rides !

— Je vous en ai piqué deux ou trois mais vous en avez tellement que ça ne fait aucune différence !

À force de monter sans cesse le ton, la coupe des injures plus ou moins déguisées a un jour débordé. Par ces mots :

— Si j'étais vous, je ne laisserais pas Axel s'exprimer de la sorte. Si vous ne réagissez pas, plus tard, il vous marchera sur la tête.

— Eh bien, moi, si j'avais été vous, j'aurais porté plainte contre mes parents pour m'avoir permis de devenir ce que je suis !

Wigg n'assistait pas à l'affrontement. Devant la colère noire de la vieille, illico presto, Karina récupéra ses gosses et courut jusqu'à sa voiture avant qu'une pile d'assiettes ou de grands couteaux de cuisine n'atterrissent sur sa tête pour les premières, dans son dos pour les seconds.

Le soir, elle relata la scène à Wigg qui, le lendemain, reçut un coup de fil de sa mère ulcérée :

— Cette fois, j'exige des excuses ! Sinon, cette fille (elle employa en réalité un mot moins neutre) ne remettra jamais les pieds chez moi !

Wigg crut bon de répliquer :

— Cela tombe assez bien car je crois qu'elle n'en éprouve plus la moindre envie !

Thilde hurlait encore plus fort :

— C'est ça : prends sa défense !

Las des réprimandes et des sermons qu'il subissait depuis sa plus tendre enfance, Wigg était résolu à montrer à Mme Mère qu'il n'était plus un gamin :

— Je ne vais surtout pas me gêner. Parce que, dans le fond, ce que tu ne supportes pas, c'est, avec Karina, d'être tombée pour la première fois sur quelqu'un ne s'avouant jamais vaincu. Contrairement à moi, à papa autrefois et à beaucoup d'autres gens, elle ne s'écrase pas, ne plie pas devant toi. Car tu ne lui fais pas peur. Je vais même aller plus loin, elle te trouve grotesque ! Et elle a raison !

Son téléphone à la main, Thilde manquait de s'étrangler :

— Comment oses-tu ? Je te déshérite !

Wigg en rit :

— La belle affaire ! De quoi hériterai-je ? De quelques emmerdements ! Mais tu m'as déjà donné les plus beaux de ton vivant !

Et il raccrocha.



Wigg était certain que, dans la semaine, sa mère se manifesterait. Il n'en fut rien. Karina s'en voulut :

— C'est ma faute ! Je suis sans doute allée trop loin...

Son mari la rassura :

— Ne te mets pas martel en tête ! Il lui fallait une bonne leçon ; elle l'a reçue !

Deux, trois, six, huit semaines s'écoulèrent. Thilde demeurait muette. Et, orgueilleux, Wigg restait dans son coin. Karina proposa de jouer les ambassadeurs, mais, curieusement, Wigg campait sur ses positions :

— Tu ne voudrais quand même pas que je me présente chez elle à genoux ? Si je fais le premier pas, elle va en tirer parti. Elle a toujours agi de la sorte. Mon pauvre père est tombé mille fois dans ce panneau-là. C'est elle qui reviendra...

— Et si ce n'est pas le cas ?

— Elle s'en mordra les doigts ; pas moi !

Mais Wigg fanfaronnait. Tout comme Thilde, qui jurait à ses voisins :

— Ils doivent être bien embarrassés de s'être comportés aussi mal à mon égard ! Je ne me fais pourtant aucun souci : quand ils auront besoin d'un service – et Dieu sait que je leur en ai rendu –, penauds, ils frapperont à ma porte.

Mais, six mois après le clash, ils ne s'étaient toujours pas montrés. Et Thilde s'inquiétait :

— Et si je ne les revoyais plus ?

Retraitée, elle ne disposait que de trop de temps pour ravalier sa tristesse.

Alors, le 19 décembre 2005, n'en pouvant plus, elle adressa un mot à Wigg : « Vous me manquez. Je ne pourrai pas passer Noël sans vous. Êtes-vous libres le 24 à 20 heures ? »

En recevant la lettre, Wigg empoigna immédiatement son portable et appela sa maman :

— J'ai été très con...

Et en essuyant elle-même une larme, la vieille parvint à le faire sourire :

— Tu n'es pas mon fils pour rien !

Le 24 décembre, Wigg se prépare pour un Noël qu'il prévoit exceptionnel. Voilà maintenant plus de huit mois qu'il a envoyé promener sa mère et

qu'il le regrette amèrement. Mais Noël, la plus belle fête de l'année, va les réunir et, grâce à elle, chacun tirera un trait sur cette grosse brouille.

Karina se trouve dans le même état d'esprit que son époux. Quant aux enfants, qui n'avaient pas bien compris les raisons – il est vrai un peu floues – invoquées par leurs parents pour ne plus aller chez Mamy, ils sont également heureux des retrouvailles.

En début de soirée, comme convenu, les Gebbert arrivent chez Thilde et sonnent. Ils n'obtiennent aucune réponse. Wigg, qui possède un double des clefs de l'appartement, entre. Personne.

Le salon est superbement décoré et la table joliment dressée. Au pied de l'arbre, Thilde a déposé des cadeaux portant les prénoms de chacun de ses invités.

— Elle est peut-être sortie pour faire une course de dernière minute, avance Wigg.

Entendant du bruit chez sa voisine, Ziska, amie de Thilde, vient aux nouvelles. Mais c'est elle qui en fournit à Wigg :

— Je pensais que l'hôpital t'aurait prévenu... Les autres blêmissent. Elle poursuit :

— Ta maman a été victime d'un malaise vers 18 heures. Elle a eu la force d'appeler elle-même une ambulance. Je n'en sais pas plus...

Wigg, Karina, Axel et Hanka foncent vers l'établissement où Thilde a été admise. Durant tout le trajet, Wigg ressasse sa culpabilité :

— C'est ma faute ! L'émotion aura été trop forte pour elle ! Et moi qui, bêtement, la croyais inébranlable...

Au service des urgences, les infirmières sont débordées et les médecins peu nombreux en cette veille de Noël.

L'un d'eux consent quand même à consacrer deux minutes à Wigg :

— Elle a été victime d'une petite crise cardiaque. Nous allons procéder à des examens approfondis, bien que ses jours ne soient pas en danger. Théoriquement, ici, elle ne peut pas recevoir de visites. Parce que c'est Noël, je ferme les yeux. Mais ne vous attardez pas...

Wigg y va seul. Au milieu d'une grande pièce encombrée de lits séparés par des draps de lit servant de tentures, il aperçoit dans un coin sa mère sous perfusion. Il s'approche lentement :

— Ça va maintenant ?

Thilde le fixe droit dans les yeux et fait « oui » de la tête.

— Le toubib m'assure que tu vas t'en sortir...

Faiblement, elle dit :

— J'espère...

— Karina et les enfants sont dans le couloir...

Thilde semble rassurée :

— C'est bien...

Wigg se sent gauche et un peu idiot :

— Quand tu auras récupéré, nous fêterons Noël. Tant pis pour la date ! Puis il ajoute :

— Lorsque Ziska m'a raconté ce qui s'était produit cet après-midi, j'ai ressenti un terrible choc...

Il lui prend la main :

— J'ai eu peur de te perdre, maman...

Thilde se racle la gorge, puis murmure :

— Moi aussi, ces derniers temps, j'ai eu très peur de te perdre...

Et comme s'il avait besoin de se soulager enfin, Wigg pleure de longs instants dans les bras de sa maman.



Le 19 janvier, Thilde est de retour à son domicile. L'arbre de Noël, heureusement artificiel, joue les prolongations. Le repas est charmant. Karina est aux petits soins pour sa belle-mère. Trop au goût de celle-ci, car, alors que la jeune femme veut l'aider à quitter la table pour rejoindre son fauteuil, elle la repousse gentiment, mais fermement :

— D'accord, j'ai un pied dans la tombe ; mais l'autre est toujours valide !

Pas de doute : Thilde va beaucoup mieux...

La famille du marcassin

Tout en pressant le pas, Germain Ulrich regarde derrière lui et apostrophe sa fille :

— Claire, dépêche-toi ! Il va neiger.

Le ciel a beau être menaçant, l'enfant n'en a cure :

— On a perdu Ploum et, toi, tu ne penses qu'à rentrer !

— Ploum n'est jamais perdu ! Il finit toujours par revenir.

Claire, sept ans, est inquiète. Dix mètres derrière son père, elle crie sans cesse :

— Ploum ! Ploum ! Où es-tu ?

Mais Ploum ne réapparaît pas. Nous sommes le 24 décembre 1959, quelque part dans le département du Puy-de-Dôme, où l'on est habitué aux hivers rudes. Germain Ulrich, Claire et leur chien ont traversé une partie de la forêt qui les sépare du village afin d'effectuer quelques achats pour Noël.

Cécile les attend à la maison et prépare la fête. Elle et Germain sont mariés depuis dix ans. Ils approchent de la quarantaine et sont toujours aussi amoureux. Leur vie s'est construite autour

de Claire. Et de la ferme. Une bonne affaire dont Ulrich a hérité de son père.

Il ne voudrait pas d'une autre existence et n'en connaît d'ailleurs pas d'autre. Ceci expliquant peut-être cela. Ce garçon robuste et travailleur n'est jamais allé plus loin que Clermont-Ferrand, à une cinquantaine de kilomètres de chez lui.

Cécile, elle, est la fille d'un fermier de la région. Germain n'aurait jamais accepté de lier sa destinée à celle d'une personne étrangère à son univers. Car, à ses yeux, la ferme représente un sacerdoce. On y entre comme en religion.



Lorsqu'elle pénètre dans la cuisine où sa maman s'active aux fourneaux, Claire affiche une mine boudeuse :

— Papa n'aime plus Ploum ! s'exclame-t-elle.

Tout en préparant du pain, Cécile se permet d'en douter :

— Qu'est-ce que tu inventes là ?

— Ploum est dans le bois. Et papa ne l'a pas attendu. Il a marché de plus en plus vite afin que le pauvre animal ne puisse pas le suivre !

Claire est triste car elle adore ce gros toutou noir sans race arrivé dans la famille quelques mois après elle.

Sa mère se veut rassurante :

— Ce n'est pas la première fois que Ploum nous fausse compagnie. Et certainement pas la dernière. Ne te tracasse pas !

Claire n'en démord pas :

— Je vois bien que toi aussi tu es contre Ploum et contre moi !

Et elle part expliquer à ses poupées que, décidément, il n'est pas prudent de faire confiance aux grandes personnes.



Une demi-heure plus tard, Claire entend un bruit familier. Celui du grattement de patte de Ploum contre la porte. La fillette se précipite. Son compagnon est recouvert de neige. La gamine est soulagée :

— Maman, papa, Ploum est là ! Il a rapporté une bête !

Ploum n'attend pas la réunion d'un comité d'accueil pour filer dans la maison. Il tient dans la gueule, par la peau du dos, un marcassin. Il traverse la salle à manger et dépose l'animal devant le feu de bois, puis lui lèche le museau.

Tout en préparant une sauce dans un poêlon, Cécile peste en voyant les traces que le chien a laissées sur son passage :

— Qu'est-ce qu'il a encore apporté ?

Elle s'approche de lui, mais Ploum, sentant une certaine hostilité, se met à grogner. Germain a davantage la manière. Il observe Ploum et lui parle :

— Je te comprends. Et je vais t'aider...

Germain examine le marcassin que Claire a déjà adopté :

— Il est tellement mignon !



Vous avez aimé ce livre ?
Il y a forcément un autre Archipoche
qui vous plaira !

Découvrez notre catalogue sur
www.archipoche.com

Rejoignez la communauté des lecteurs
et partagez vos impressions sur



www.facebook.com/Archipoche